

# CHAPITRE 1

## PERIODE PRÉCÉDANT MON ENTRÉE AU SERVICE DU GRAND-DUC KIRILL VLADIMIROVITCH

Quand j'ai quitté le destroyer *Novik*, à bord duquel je servais comme officier depuis trois ans, je me suis présenté au chef d'état-major de la Défense par Mines sur l'avis *Tchaïka*. J'ai immédiatement compris que je n'aurais pas grand-chose à faire, bien qu'en principe ma nouvelle affectation comportât de grandes responsabilités et que ce fût la tâche la plus difficile dans la Défense par Mines.

Ma nouvelle affectation comme premier officier de l'état-major de la Défense par Mines faisait de moi le responsable de la préparation de tous les approvisionnements en mines et de la pose des mines sur nos positions défensives. A cette époque, les barrages de mines constituaient le principal moyen de défense de notre côte. Après la révolution, l'activité de l'état-major du Groupe de guerre des mines prit fin et ne reprit jamais. Je devais cependant remplir certaines tâches, telles que tester les nouveaux types de mines que nous soumettaient différentes usines, aller à Saint-Pétersbourg où j'étais appelé par le Département de guerre pour discuter de diverses questions techniques et, de temps en temps, pour conférer avec les officiers de l'état-major des Mines des autres flottilles participant à la défense par mines. Mais cette responsabilité n'était ni enthousiasmante ni d'une grande importance en temps de guerre.

Lorsque je me présentai au Chef du Groupe de guerre des mines, l'amiral A.P. Zeleny, il me dit immédiatement qu'il savait que sur le *Novik*, j'étais apprécié de l'équipage et que cela lui plaisait parce que, dans la situation présente, c'était plus important que d'être un bon spécialiste. L'amiral pensait que je pourrais être très utile s'il surgissait des complications parmi le personnel de l'état-major ou celui du *Tchaïka*, puisque j'avais été désigné comme président des comités de bâtiment du *Tchaïka* et de celui de l'état-major. Ces déclarations ne me causèrent aucun plaisir. En effet, la position de président du comité de l'équipage d'un navire était à la fois difficile et déplaisante. Celui qui portait cette responsabilité se trouvait fréquemment dans une situation délicate lorsque l'équipage essayait de mettre en cause l'un des officiers du navire. Cependant, je ne pouvais pas refuser cette présidence, puisque c'était là une preuve de confiance et de respect de la part d'équipages que je n'avais jamais rencontrés personnellement. L'amiral Zeleny, d'autre part, était terrorisé parce que des officiers avaient été assassinés. Néanmoins, il avait apparemment décidé, pour sauvegarder la poursuite d'une brillante carrière, de tirer avantage de la situation qui s'était établie après la Révolution au lieu de se voir forcé de démissionner, c'est pourquoi il flattait les matelots d'une manière des plus obséquieuses, critiquant en leur présence tout ce qui appartenait au passé.

Je concentrai mon activité sur la direction du Comité de bâtiment de bâtiment. Le comité se réunissait tous les jours. Jusqu'à présent, il s'occupait de questions relatives au navire, si bien que je n'avais pas de difficultés pour participer à son travail. Cependant, à mesure que le temps passait, ce travail devenait de plus en plus politisé. De plus en plus souvent, on demandait aux membres du comité d'assister à des réunions générales des comités de bâtiments et à diverses actions décidées par les matelots. En tant que président, je ne pouvais refuser d'y assister, mais cela ne me plaisait guère. C'est pourquoi, au bout de deux mois, je donnai ma démission du Comité. Cette décision venait à point nommé, car la Révolution s'étendait et s'intensifiait.

En juin 1917, une association d'officiers de carrière, dont le but était de sauvegarder les intérêts des officiers, prit naissance. Promor - c'est le nom que prit cette association - était présidée par le capitaine de frégate P.V. Wilken et j'en devins le vice-président. La formation de cette association résultait du fait que plus les matelots étaient contaminés par

l'esprit révolutionnaire, plus les officiers étaient malmenés. Les officiers n'avaient pas la moindre protection. Le commandement suprême perdait tout pouvoir et toute autorité et la flotte passait de plus en plus sous le contrôle du Comité central de la Mer Baltique (Centrobalt) et des comités de bâtiments. Ces comités ne défendaient les officiers qu'exceptionnellement ; habituellement ils s'opposaient à eux, même lorsque ces derniers avaient raison. Les officiers décidèrent alors de former une association professionnelle qui défendrait leurs intérêts, comme le font les associations professionnelles dans d'autres domaines. Malheureusement, l'association se révéla incapable d'imposer l'autorité nécessaire parce que beaucoup d'officiers refusèrent d'y adhérer. Cela, principalement par crainte de déplaire aux organisations révolutionnaires et aux équipages des navires qui se méfiaient de toutes les tentatives faites par les officiers pour s'organiser.

Cependant, Promor joua un certain rôle et aida les officiers pendant cette période difficile. Elle protégea, par exemple, les familles des officiers tués pendant la Révolution et mit en place une assistance financière grâce à des contributions prélevées sur la solde de tous les officiers. Elle prit soin des tombes de ces officiers, fournissant en particulier des croix et se chargeant de faire graver des inscriptions. Lorsque des officiers rencontraient des difficultés sur divers bateaux, des représentants de Promor intervenaient auprès de Centrobalt et des Quartiers-généraux de la Flotte pour exiger la protection des officiers contre les actes arbitraires des matelots. Personnellement, je fus chargé de rendre visite chaque mois aux familles des officiers assassinés pour leur remettre de l'argent. Sans cette aide, elles auraient vécu dans le plus grand dénuement. De plus, l'aide apportée par les officiers à ces familles était pour elles un soutien moral et elles se sentaient moins abandonnées. Nous réussîmes à poursuivre cette aide jusqu'au moment où nous fûmes nous-mêmes obligés de quitter la Marine.

Au moins en une occasion, Promor joua un rôle très important dans les événements qui se produisirent dans la flotte. Le 24 octobre 1917 eut lieu la Révolution communiste. Peu après, on apprit que Centrobalt avait reçu des instructions de Pétrograd lui ordonnant de mettre en place une réforme de l'administration de la Marine. Selon cette réforme, le poste de commandant en chef devait être supprimé et la pleine autorité transférée à Centrobalt. Autrement dit, un commandement collectif de la flotte devait être mis en place. A ce moment-là, le Commandant en chef de la Flotte était l'amiral Razvozov, officier aimé et respecté de tous. La guerre se poursuivait encore lorsque les officiers apprirent cette nouvelle qui les alarma. Elle engendra des débats qui aboutirent à la conclusion que, si cette réforme devait être appliquée, les officiers refuseraient de continuer à servir, c'est-à-dire qu'ils « se mettraient en grève » parce qu'ils ne pouvaient pas participer à la destruction totale de la Flotte, qui se produirait inévitablement sous la conduite des matelots, situation aggravée par la forme collective du commandement. Si les officiers se mettaient en grève sans être organisés, nul doute que les conséquences seraient graves, car d'autres meurtres et arrestations s'ensuivraient. Le Conseil de Promor décida donc de mettre la réforme en place d'une manière cohérente.

A cette époque, le président de Promor, Wilken, était précisément à Pétrograd et je le remplaçais. Je réunis immédiatement le conseil qui décida de convoquer le soir même une assemblée générale de tous les officiers au Cercle naval. Trois cent cinquante officiers environ se réunirent. Je fus élu président. Les officiers étaient en général d'humeur agressive et certains de ceux qui prirent la parole firent des déclarations violentes, appelant à la grève si la réforme devait être appliquée. Ces discours eurent pour effet d'exciter encore davantage l'humeur de l'assistance. Au beau milieu de la réunion, on m'informa de l'arrivée de trois représentants de Centrobalt, y compris le matelot Izmaïlov, qui devait plus tard devenir président du Collège chargé d'administrer la marine. Ces envoyés exprimèrent le désir d'assister à la réunion pour expliquer aux officiers le sens de la réforme et pour voir leur réaction. En réalité, ils craignaient que les officiers ne mettent à exécution leur menace de se mettre en grève, car cela causerait une paralysie totale de la Flotte, et alors, comment

se tireraient-ils de ce mauvais pas ? Ils avaient par conséquent décidé d'intimider les officiers.

Il était impossible d'empêcher ces représentants de Centrobalt d'assister à la réunion. Je demandai donc à l'assemblée si elle était d'accord. Elle fut évidemment d'accord, et Izmaïlov et les deux autres membres de Centrobalt pénétrèrent dans la salle. Izmaïlov demanda immédiatement la parole et l'assemblée la lui accorda. Son discours fut une suite ininterrompue de menaces qui provoquèrent des remous de colère dans l'assistance. Je tentais plusieurs fois d'interrompre Izmaïlov, en vain. Finalement, dans sa fureur, il hurla : « Demain je serai à la tête du collège qui sera responsable de la Flotte. » Ces paroles parurent si absurdes et si comiques qu'un éclat de rire jaillit de l'assemblée. Cela exaspéra Izmaïlov et, en réponse, il hurla : « De brutales représailles attendent les officiers qui ne se soumettront pas au collège. » Les menaces d'Izmaïlov soulevèrent une nouvelle tempête d'indignation. On entendit des voix : « Vous ne nous intimidez pas. Sortez, sortez d'ici ! » Je retirai à Izmaïlov le droit de prendre la parole et décidai une interruption de séance. Embarrassé et effrayé par cette atmosphère agressive, Izmaïlov quitta la salle. Auparavant, Izmaïlov et les deux autres matelots avaient sorti un revolver de leur poche. Après avoir quitté la salle et être descendus à la loge du portier, ils attendirent la décision de l'assemblée. Plusieurs matelots, armés de fusils, vinrent les protéger.

A trois heures du matin, la résolution proposée par le bureau fut rendue publique par moi-même, par l'ingénieur mécanicien, le capitaine de frégate Feodorov, et par le capitaine de corvette Balas. Elle disait ceci :

*« Les officiers considèrent que l'ordre du comité militaire naval concernant le commandement collectif de la Flotte est désastreux pour la Flotte et si cet ordre n'est pas rapporté, les officiers refuseront de remplir leur fonctions. »*

Cette résolution fut accueillie par une tempête d'applaudissements. Elle fut adoptée par une large majorité des assistants. Seuls quelques officiers s'abstinrent de voter. Mais comme seulement un pourcentage restreint des officiers était présent à l'assemblée, l'adoption définitive de la résolution devait avoir lieu le lendemain au cours d'une assemblée plénière réunissant les délégués de tous les navires. Les membres de Centrobalt partirent, visiblement effrayés et éberlués par la résistance énergique et inattendue des officiers. Quand je descendis à la loge du portier, des marins en armes étaient encore là. On avait l'impression qu'ils attendaient pour arrêter quelqu'un. De toute évidence, je serais le premier visé. C'est pourquoi, pendant que j'enfilais ma vareuse, plusieurs officiers m'entourèrent pour empêcher qu'on se saisisse de moi. Mais rien ne se produisit ; accompagné par mes protecteurs, je partis et rentrai chez moi sain et sauf.

Cette assemblée et la résolution adoptée soulevèrent une vive émotion parmi les officiers. Beaucoup de ceux qui n'avaient pas pu assister à la réunion me téléphonèrent dans la nuit pour me demander : « Que va-t-il se passer maintenant et que devons-nous faire ? » Certains étaient très satisfaits de voir qu'enfin les officiers avaient fait entendre leur voix. Mais il y en avait aussi qui étaient effrayés par la décision prise et qui s'attendaient à ce qu'elle cause beaucoup de désordres. En particulier, ils craignaient que notre solde cesse d'être versée. En dehors de toute considération de principes, il est vrai que la question de notre subsistance matérielle jouait un rôle majeur dans le désir de nombreux officiers de rester dans la Marine à tout prix. Où trouverions-nous un emploi, nous autres, officiers de carrière, en dehors de la Marine ? A vrai dire, cela n'aurait peut-être pas été trop difficile, mais en ce temps-là, il ne nous était pas facile d'accepter l'idée qu'inévitablement nous serions obligés de changer de profession.

Si la situation fit naître de vives émotions parmi les officiers, elle n'eut pas un effet moindre sur les membres de Centrobalt. Ils insistèrent donc auprès du commandant en chef de la Flotte, l'amiral Razvozov, pour qu'il usât de son influence sur les officiers. Le lendemain, la réunion était fixée à 14 heures et, comme on attendait une grande foule,

Centrobalt nous proposa d'utiliser le vaste hall du Palais Mariinsky, résidence du gouverneur-général avant la Révolution. Plus de quatre cents personnes vinrent à la réunion. La composition de l'assistance était tout à fait différente : Centrobalt était très largement représenté et il y avait des délégués des matelots de nombreux navires. Quelques-uns des officiers qui avaient assisté à la réunion de la veille étaient présents, mais beaucoup d'entre eux n'étaient pas là.

Comme j'étais le président de l'assemblée de la veille, je déclarai la séance ouverte et proposai d'élire un nouveau président. Je fus réélu à la majorité des voix. Puis les membres de Centrobalt et d'autres matelots exigèrent l'élection d'un second président choisi dans leurs rangs. L'assemblée accepta et je me retrouvai assis à côté d'un marin, membre de Centrobalt. Plusieurs matelots demandèrent immédiatement la parole. Les discours commencèrent. Chaque matelot se lançait dans une longue déclaration, souvent hors sujet. Je fus fréquemment obligé de les interrompre, au grand déplaisir du matelot président. Mais je ne lui accordai aucune attention et il se tut. Finalement il fallut demander à l'assemblée de limiter le temps de parole accordé à chaque orateur, sinon la réunion aurait duré jusqu'à la nuit. L'assemblée accepta. Plusieurs officiers prirent aussi la parole. Ils essayèrent de démontrer l'erreur que représentait un commandement collectif de la Flotte. Les matelots répondirent par des cris d'indignation. D'une manière générale, la réunion était très orageuse. Je réussis à grand peine à maintenir un semblant d'ordre.

Au plus fort de la discussion, l'amiral Razvozov arriva. Je proposai immédiatement à l'assistance de se lever pour l'accueillir. Tout le monde se leva, y compris les membres du Centrobalt. Les officiers présents l'accueillirent par une ovation. Les protestations de quelques matelots furent noyées par les acclamations. Razvozov resta environ une demi-heure puis s'en alla. Il ne voulut pas prendre la parole afin de ne pas faire naître les passions. S'il lui était impossible de se déclarer en faveur de la réforme, il ne pouvait cependant pas la critiquer ouvertement, car cela aurait monté Centrobalt contre lui. De toute façon, une fois de plus, les matelots avaient eu la preuve de sa popularité parmi les officiers. Et par leurs ovations, les officiers avaient prouvé qu'ils voulaient que Razvozov restât le commandant en chef de la Flotte. Je me rappelle les discours de deux officiers qui firent une impression très pénible (l'un d'eux était le capitaine de corvette Doudkine). Tous les deux avaient tenté de prouver que la collectivisation serait le salut de la Flotte et il était évident qu'ils recherchaient les bonnes grâces du Centrobalt. Je regrettais beaucoup de n'avoir aucune raison d'interrompre leurs interventions. Une attitude aussi servile donnait la nausée. Le temps passait et les discours se succédaient. Il était presque 6 heures de l'après-midi. Cela faisait quatre heures que ces discours interminables se prolongeaient. C'est pourquoi, après avoir consulté la Présidence, j'annonçai que la question avait été suffisamment clarifiée et qu'il était temps de tirer une conclusion. L'assemblée nous approuva. Les membres de Centrobalt proposèrent immédiatement un projet de résolution affirmant que les officiers approuvaient pleinement la réforme de collectivisation du commandement de la Flotte et qu'ils étaient prêts à continuer de servir dans ces circonstances nouvelles. Evidemment les officiers ne pouvaient pas laisser passer une telle résolution et je dus m'opposer à son adoption. De plus, je remarquai que la salle se vidait parce que certains partaient, surtout des officiers. Ainsi, la majorité des voix pouvait peut-être se porter maintenant du côté des matelots qui, bien sûr, étaient favorables à la résolution. Avec l'accord du Bureau et en dépit des objections du matelot président, je me levai et fis à peu de choses près la déclaration suivante :

*« la composition de l'assemblée d'aujourd'hui est substantiellement différente de celle d'hier à laquelle ont assisté exclusivement des officiers membres de Promor, il est impossible d'entériner une résolution en leur nom. L'assemblée d'aujourd'hui comprend des officiers et des matelots peu représentatifs et des matelots qui se font passer pour des membres (de Promor). Ainsi, une résolution adoptée par une telle réunion ne peut représenter le point de vue de tous les officiers. La réunion n'a de valeur que dans la mesure où elle a permis un*

*échange de vues sur la réforme ; les matelots qui ont pris la parole ont présenté leur point de vue aux officiers et les officiers ont présenté le leur aux matelots. »*

Puis je me hâtai de clore la réunion. Il y eut des protestations parmi les matelots, mais les officiers qui étaient encore dans la salle s'en allaient rapidement. Sans eux, aucune résolution ne pouvait être adoptée. Ainsi, la tentative faite par Centrobalt pour faire passer leur résolution en force fut bloquée. Izmaïlov était furieux. Nous l'entendîmes menacer de me jeter en prison, mais on n'essaya pas de me retenir.

Le lendemain, Promor fit la synthèse des réponses reçues des navires concernant la résolution en faveur de la grève. Comme on pouvait s'y attendre, la majorité n'approuvait pas cette résolution, car elle pouvait conduire à la désintégration totale de la Flotte et supprimer la fonction d'officier. C'était manifestement la décision qui convenait, mais il était néanmoins nécessaire et utile que les officiers expriment leur ferme opposition. Sous la pression des protestations des officiers à Helsingfors et Revel et celle de l'amiral Razvozov lui-même, l'application de la réforme fut remise à plus tard, mais on ne pourrait éviter, tôt ou tard, sa mise en place afin de faire avancer la cause du communisme.

La manifestation de mécontentement décrite ci-dessus fut la seule manifestation de masse des officiers de la Marine impériale. Agir collectivement était contraire à leur nature. Ils n'avaient eu aucune possibilité de faire l'expérience d'une telle conduite. Dispersés sur les divers navires, ils ne se rencontraient jamais en un seul groupe. On leur avait appris à obéir uniquement aux ordres donnés par leurs supérieurs et la moindre protestation collective eût été considérée comme un crime. Cette attitude était normale dans la Marine de ce temps-là.

Lorsque les comités des bâtiments se rendirent compte que l'attitude des officiers envers toute réforme révolutionnant la marine était négative, ils devinrent encore plus soupçonneux à l'égard de ces derniers. D'autre part, les officiers pensaient qu'il deviendrait de plus en plus difficile de maintenir la Flotte en état de combattre. Ils s'efforçaient de quitter les navires lorsqu'il devenait de plus en plus insupportable de remplir les obligations de service.

Notre association n'eut plus d'autre occasion de faire preuve d'une activité notable. Cela eût été dangereux pour les officiers sur les navires. Ils étaient vulnérables en face des équipages et auraient pu être pris en otages à n'importe quel moment. C'est pourquoi l'association consacra tous ses efforts à aider les officiers à se reconvertir vers d'autres professions. Il devenait de plus en plus évident qu'à la fin de la guerre, tous les officiers seraient forcés de quitter la Marine. L'association organisa des cours pour former, entre autres, des comptables, des enseignants, des ingénieurs...

Notre état-major de la Défense par Mines ne devait entreprendre aucune autre activité et se préparait à être démobilisé. L'Etat-major de la Flotte mettait en oeuvre toutes ses ressources pour trouver des postes aux officiers que leur équipages forçaient à quitter leurs navires. Ainsi, le vice-amiral Bakhirev fut nommé commandant responsable de la Défense par Mines après avoir été obligé d'abandonner le commandement de la Première brigade de cuirassés. Le capitaine de frégate M. Behrens se retrouva à la tête de l'état-major de la Défense après avoir été contraint de démissionner de son poste de commandant du cuirassé *Petropavlovsk*. Le capitaine de corvette Vassiliev, ancien commandant du navire-école *Dvina*, fut nommé adjoint au chef d'état-major de la Défense par Mines... Les officiers inscrits comme membres de l'état-major de la Défense par Mines étaient à bord du *Tchaïka*, mais, en réalité, ils n'avaient rien à faire sinon attendre la suite des événements qui évoluaient très rapidement. Tous les matins, j'allais au quartier général de l'Etat-major pour assister à la cérémonie des couleurs, pour apprendre les dernières nouvelles et pour échanger des impressions avec mes camarades officiers. Après le déjeuner, j'allais au Cercle naval où se trouvait le quartier général de Promor. Tous les jours, il y avait de nouveaux développements et nous devions sans cesse nous attendre à des désordres. Cette période de désintégration de la marine fut extrêmement affligeante. La période des célébrations de Noël et de ce fatal

Nouvel An 1918 fut particulièrement triste et alarmante. A Helsingfors, les Rouges finlandais avaient pris le contrôle avec l'entière approbation des matelots russes. Les approvisionnements en nourriture se faisaient rares.

Au commencement de février 1918, Centrobalt reçut un décret du gouvernement soviétique daté du 29 janvier 1918, selon lequel la Marine était rebaptisée « Marine révolutionnaire rouge ». En conséquence, la structure de commandement était elle aussi changée et devenait collective. Les officiers n'avaient d'autre choix que d'accepter cette réforme ou de partir. Protester contre cette mesure était inutile.

Bakhirev et Behrens décidèrent de démissionner et d'aller vivre à Pétrograd. Un petit groupe d'officiers, avec lesquels ils étaient spécialement liés, décidèrent d'organiser une réunion d'adieu. Nous nous retrouvâmes le soir, dans la salle privée d'un restaurant sous l'arcade centrale de la place Alexandre. La soirée d'adieu offerte aux officiers qui avaient reçu une nouvelle affectation était une tradition dans la Marine. Mais cet adieu-là était tout à fait spécial – Nous nous disions adieu non seulement les uns aux autres, mais nous disions aussi adieu à un passé qui nous était très cher. Que nous réservait l'avenir ? Le fait de servir à bord de navires rapproche beaucoup les officiers. Y servir en temps de guerre les rapproche encore plus. Traverser la terrible épreuve de la révolution sur ces navires faisait de nous des amis vraiment très proches. En dépit de notre état d'esprit très sombre, nous essayions de faire taire la douleur dans notre cœur. Nous parlions donc davantage du passé que du présent. La soirée se prolongea bien après minuit. Il nous fallait nous séparer, mais nous n'en avions aucun désir.

Après cet adieu, je ne revis jamais l'amiral Bakhirev. Plusieurs mois plus tard, il fut arrêté à Pétrograd car on le soupçonnait d'avoir participé à un complot contre le gouvernement soviétique et il fut fusillé. Le commandant en chef de la Flotte, l'amiral Razvozov, fut forcé de quitter la marine et lui aussi songea à aller s'installer à Pétrograd. Il fut arrêté à Helsingfors, envoyé à Pétrograd et mis en prison. Là, une appendicite se déclara et il fut transféré à l'hôpital où il mourut sur la table d'opération par suite des mauvaises conditions dans lesquelles l'intervention fut effectuée. Il était beaucoup trop populaire parmi les équipages et il représentait par conséquent un danger pour les autorités soviétiques.

Le 3 mars 1918, les Soviets signèrent l'armistice honteux de Brest-Litovsk. Cela mit fin à la guerre et en même temps à notre dernière obligation morale de servir dans la Marine. Pour moi, continuer n'avait aucun sens. Puisque j'étais né en Finlande, je devins automatiquement citoyen finlandais lorsque ce pays se sépara de la Russie. De plus, je n'avais aucun désir de retourner en Russie aussi longtemps que le régime soviétique y serait au pouvoir. Je donnai ma démission.

Le document officiel de ma démission, daté du 23 mars 1918, et signé par le commissaire à la Marine, me fut remis ; je n'appartenais plus à la Marine russe. J'avais toujours pensé qu'à cause de la complète désintégration de la Flotte et à cause de la Révolution, cela me causerait une certaine satisfaction. Mais le moment venu, au lieu de ressentir un soulagement, j'eus au contraire le sentiment d'un vide qu'accentua l'abandon des conditions de vie auxquelles j'étais habitué. Depuis l'âge de douze ans, je m'étais considéré comme partie intégrante de la Marine impériale russe et c'était ma raison de vivre. Et soudain, une chose inattendue et tragique était arrivée : il n'y avait plus de Marine impériale et plus de personnel de la Marine. Tout avait changé. Je ne servais plus dans la Flotte, j'étais abandonné à moi-même et je ne pouvais imaginer ce que le sort me réservait et, d'une manière générale, ce qui allait m'arriver. Comme si cela ne suffisait pas, ma situation avait changé radicalement, j'avais cessé d'être citoyen russe pour devenir citoyen finlandais. Pour moi, ces changements étaient affligeants. Mon ambition de devenir un officier de marine remarquable et de parvenir à un grade élevé avait perdu son sens. A trente-deux ans, il me fallait songer à une vie tout à fait nouvelle.

Les navires russes étaient encore à Helsingfors, quand, dans les derniers jours de mai, la flotte allemande se présenta à Hango, avec des navires transportant les soldats de la « Division de fer » du général comte von der Goltz. L'amiral allemand convoqua

immédiatement les représentants de la flotte russe d'Helsingfors. A la réception de cette convocation, les camarades de Centrobalt prirent peur et demandèrent conseil au capitaine de frégate Chtchastny, qui était à la tête de ce qui restait de la Flotte. Ce dernier suggéra que le capitaine de frégate Helmersen prenne la tête de la délégation, car il parlait bien allemand étant un Balte d'origine allemande. L'amiral allemand reçut la délégation très froidement et lui remit un ultimatum : tous les navires russes devaient avoir quitté Helsingfors pour le 11 mars. Il leur dit qu'à cette date, la flotte allemande entrerait dans le port d'Helsingfors et coulerait tous les navires russes qui refuseraient de partir.

Dès qu'on eut connaissance de cet ultimatum sur les navires russes, on se prépara fébrilement à appareiller pour Kronstadt. Il ne restait que dix jours pour ces préparatifs. C'est alors que les « camarades » se rendirent compte que, sans officiers, les navires ne pouvaient pas bouger. Mais il restait très peu d'officiers à bord des navires et les équipages eux aussi avaient considérablement fondu. Les comités des bâtiments se mirent à « courtiser » les officiers et ils veillaient à la stricte exécution de leurs ordres. Les officiers firent tout ce qui était en leur pouvoir pour préparer les navires à quitter Helsingfors et à arriver sans encombre à Kronstadt. Tout le monde travaillait jour et nuit pour que les machines soient prêtes, pour faire le plein de mazout et de charbon et pour emporter la plus grande partie possible des approvisionnements restant dans les réserves du port de Sveaborg.

Le 5 avril, les premiers navires levèrent l'ancre. Les autres suivirent dès qu'ils étaient prêts. Il ne fallait même pas songer à résister aux Allemands. L'état d'esprit de Centrobalt et des matelots était « partir le plus vite possible ». Dans les « skerries », au-delà de l'île de Hogland, la mer était encore gelée. La navigation était difficile, mais tous les navires arrivèrent sains et saufs à Kronstadt sans aucun incident grave. La Flotte avait quitté les eaux finlandaises sans difficulté et tout le mérite en revenait au capitaine de frégate Chtchastny, aux officiers mécaniciens ainsi qu'aux autres officiers. Ils remplirent une dernière fois leur devoir envers la Flotte russe.

Le 11 avril, l'escadre allemande approcha de Sveaborg, comme prévu, et ouvrit le feu par-dessus la ville sur les positions des Rouges finlandais qui s'enfuirent. Simultanément la Division de fer allemande commença à encercler la région de Helsingfors. Si les navires russes n'étaient pas partis comme ils en avaient reçu l'ordre, l'amiral allemand aurait sans aucun doute ordonné de les couler.

Le lendemain 12 avril, la population en liesse de la ville accueillit les libérateurs commandés par le général von der Goltz. La foule avait envahi toutes les rues. Il y avait des masses de gens sur l'esplanade, contiguë à l'hôtel Kemp où le général comte von der Goltz avait pris ses quartiers avec son état-major. Deux gardes à cheval se tenaient à l'entrée. Des femmes en extase caressaient et embrassaient leurs chevaux. Pour nous, les anciens officiers russes, il était très pénible d'assister à tout cela et de le vivre, de voir combien la population était heureuse d'être libérée des Russes. Mais, étant donné les circonstances, l'humeur de la population était compréhensible.

Peu de temps après, le quartier général du commandant en chef le général baron Mannerheim demanda à l'ancien capitaine de frégate russe Indrenius de venir, accompagné de deux officiers de marine. Ils avaient besoin de renseignements sur les batteries, les barrages de mines, les navires et les matériels qui restaient sur le territoire finlandais après le départ des Russes. Indrenius était très âgé et à la retraite depuis longtemps, c'est pourquoi il était incapable de fournir aux quartiers généraux les renseignements demandés. Il m'invita à l'accompagner ainsi que le lieutenant de vaisseau Cederholm. J'acceptai très volontiers l'invitation, car il serait extrêmement intéressant d'être présenté au général baron Mannerheim, de rencontrer son état-major et de visiter les quartiers généraux finlandais.

Le quartier général se trouvait non loin de la ville de Tammerfors, dans l'hôtel local d'une petite bourgade. Nous nous y rendîmes par le train. Nous fûmes reçus par le chef d'état-major du ministère de la marine, l'ancien officier de marine russe, le lieutenant de vaisseau Hekkert. Avant le déjeuner, nous fûmes présentés à Mannerheim par son chef

d'état-major. Je fus très impressionné par le baron Mannerheim. C'était un bel homme imposant. On pouvait immédiatement reconnaître en lui l'ancien général russe. Il parlait couramment le russe mais avec un léger accent. C'était assez étrange de voir tous ces officiers d'état-major. Ils étaient tous finlandais, mais aussi anciens officiers russes. La fatalité avait voulu qu'ils fussent obligés de défendre la Finlande contre les Russes, même si ces derniers étaient des Rouges. J'appartenais à la même catégorie d'officiers, mais je me sentais plus russe que finlandais. La question était « Quelle sorte de Russe ? ». En tout cas, certainement pas celle qui prenait le parti des bolcheviks. Après le repas, nous commençâmes à rédiger le rapport destiné au chef d'état-major. Cela nous prit deux jours. Après cela, nous fûmes libérés.

Pour moi et pour les anciens officiers de marine, la question se posait de savoir comment continuer notre existence et comment gagner notre vie. C'était un problème important et urgent. La principale difficulté que nous allions rencontrer dans la recherche d'un emploi serait notre médiocre connaissance des langues locales, le suédois et le finnois. Comme le suédois est beaucoup plus facile que le finnois, c'est la première langue que je commençai à apprendre. La recherche d'un emploi était ardue, elle demandait réflexion et patience. J'avais des amis qui se trouvaient dans la même situation que moi, ce qui m'aidait grandement, car nous nous soutenions mutuellement.

De façon inattendue, une solution se présenta à moi. Un parent me téléphona pour me demander si j'accepterais de travailler pour le « Bureau central d'inventaire des biens saisis ». Ils avaient besoin d'un employé au courant des questions maritimes. Le salaire était très modeste, mais mieux valait gagner peu que rien du tout. J'acceptai sans réfléchir plus longtemps. Dès le lendemain, je devais me présenter au siège de ce Bureau, au conseiller d'état Akhonen. Il m'engagea immédiatement comme chef de la section maritime. Ainsi, le 26 juin 1918, je commençais à travailler en dehors de la marine. Le travail était facile pour moi. Mes connaissances techniques étaient plus que suffisantes. Mais les difficultés surgirent à cause de ma pauvre connaissance des langues locales, ce qui, étant donné les sentiments de fort patriotisme qui régnaient alors, était un lourd handicap. Il était donc nécessaire de dissimuler mes lacunes, autant que cela était possible. J'y réussis grâce à ma secrétaire qui parlait couramment le finnois et le suédois et parlait aussi un excellent russe. Son nom de famille était Hemonen, elle était la sœur d'un ancien colonel de l'artillerie russe remarquable qui servait maintenant dans l'armée finlandaise. Je me trouvais néanmoins parfois dans des situations difficiles.

Pour permettre au Bureau central d'évaluer l'état des biens immobiliers russes et, en particulier, des batteries et des constructions portuaires, il fut décidé d'envoyer une commission dans les ports. Pour des raisons de commodité, la commission devait remplir sa mission à bord de l'avis *Suomi*. Tous les chefs des services du Bureau central faisaient partie de la commission, moi y compris. Notre dernière mission dura un mois entier, pendant lequel nous visitâmes la forteresse de Ino (que les Russes avaient fait sauter avant leur départ), Viborg avec sa vieille forteresse, Kotka, Hango et Bjorneborg. Partout où nous arrivions, notre navire était accueilli avec enthousiasme par la population finlandaise. C'était le premier navire de guerre battant pavillon finlandais. A la vérité, c'était le seul navire de guerre propriété des Finlandais à l'époque. Il se trouvait que les officiers du *Suomi* étaient tous d'anciens officiers russes. Le lieutenant de vaisseau Hekkert, déjà cité, était avec nous. Chaque fois que nous étions seuls dans le carré des officiers, nous parlions naturellement russe. Le navire lui aussi était russe. C'était comme autrefois. Quand l'enquête fut terminée, je retournai à Helsingfors et rédigeai un rapport détaillé avec des croquis et une carte. Akhonen fit suivre ce rapport au gouvernement, qui me complimenta pour mon travail.

Le 22 janvier 1919, je me remariai. Ma première femme était morte en 1917. Pendant cette période, la guerre civile se poursuivait dans différentes parties du territoire russe. Dans la région de la ville de Narva, sur la frontière entre l'Estonie et la Russie, l'Armée du nord-ouest était en train de se constituer. Elle était commandée par le célèbre général Youdenitch. L'objectif de cette armée était de s'emparer de Pétrograd, ce qui n'était pas



considéré comme difficile, car les rangs de l'Armée rouge passaient pour être totalement désorganisés.

L'état-major de l'armée comprenait une section navale commandée par le contre-amiral V.K. Pilkine. On pensait qu'après la prise de Pétrograd puis celle de Kronstadt, on aurait besoin d'officiers de marine pour commander les navires pris aux Rouges. De plus, des unités navales devaient participer à la prise de Kronstadt et pour elles aussi, il faudrait des officiers de marine. A ce moment-là, ces forces étaient insignifiantes, car elles comprenaient le dragueur de mines *Kitoboy*, auquel s'ajoutaient les anciens patrouilleurs diesel russes que l'amiral Pilkine avait réussi à acheter au gouvernement finlandais. On pensait qu'ils seraient très utiles au cours des actions menées le long de la côte depuis le fjord de Narva jusqu'à Kronstadt. Mais ces patrouilleurs étaient mal construits et en mauvais état. Ils effectuaient difficilement la traversée de Helsingfors à Revel, après quoi ils devaient de nouveau subir des réparations. Ils avaient pour équipage d'anciens officiers de marine russes qui remplissaient toutes les tâches. Le capitaine de vaisseau Wilken était responsable de cette flotille.

Nous pensions tous que l'effondrement du pouvoir soviétique était inévitable et nous espérions qu'après cela, la flotte serait rapidement reconstituée. Je m'engageai comme membre de la section navale de l'Armée du nord-ouest. Quand les rumeurs de l'offensive imminente sur Pétrograd semblèrent se confirmer, je donnai ma démission au Bureau central. Cela se passait le 1<sup>er</sup> juin 1919. Mais je dus attendre longtemps que cet engagement se matérialise. Youdenitch refusait d'avancer tant que l'armée n'était pas plus forte et ce renforcement progressait très lentement. Ce n'est qu'au début de novembre que je fus appelé à me présenter au quartier général à Narva

Le 7 novembre 1919, j'arrivai à Revel, actuellement Tallinn. La ville débordait de population, car elle était maintenant la capitale de l'Estonie et, en même temps, elle servait de base arrière pour l'Armée du nord-ouest. Il y était difficile de trouver à se loger. Je réussis finalement à trouver une chambre qui n'était pas chauffée, malgré le froid glacial. Il y avait pénurie de combustible dans la ville et toute la population souffrait du froid.

Ce que j'appris à Revel au sujet de l'Armée du nord-ouest me causa un sentiment de malaise. La confusion régnait partout. Apparemment, le général Youdenitch lui-même avait tellement peu confiance en son armée qu'il ne faisait aucun effort pour la rendre opérationnelle. J'allai à la Section navale de Revel, dirigée par lieutenant de vaisseau Malokhovetz, qui me dit qu'il allait aviser la Section navale de Narva de mon arrivée et me pria d'attendre les instructions. Malokhovetz ne savait pas comment on pourrait m'utiliser. En vérité, il pensait que ma venue ne se justifiait pas. Environ trois jours plus tard, la réponse arriva. J'avais pour mission de me rendre à bord du dragueur de mines *Kitoboy* qui faisait route vers Gungerburg pour la défense de l'estuaire de la rivière Narova. De Gungerburg, je devais poursuivre ma route jusqu'à Narva. Cet arrangement me convenait parfaitement, car la perspective de me rendre à Narva dans un train bondé ne me souriait pas.

Le *Kitoboy* était le seul navire de guerre de l'Armée du nord-ouest et le dernier bateau battant pavillon à la Croix de Saint André sur la mer Baltique. Le capitaine était le lieutenant de vaisseau Sternberg, un excellent officier que je connaissais très bien. Je connaissais aussi ses trois autres officiers. La traversée n'en fut que plus agréable et intéressante. Le temps nous fut favorable et nous atteignîmes Gungerburg sans devoir affronter de grosses mers, du brouillard ou de la pluie. Le commandant eut le sentiment qu'il serait plus prudent de ne pas approcher du quai. La ville, qui était autrefois une station balnéaire prospère, était maintenant littéralement vide. Les environs étaient complètement silencieux. De temps en temps seulement, le silence était rompu par des bruits d'artillerie et de mitrailleuses venant de la rive orientale de la rivière. Nous découvrîmes que les communications avec Narva n'étaient pas régulières et qu'il me faudrait probablement attendre plusieurs jours. De temps en temps, j'allai me promener du côté de Gungerburg avec les officiers. Cela faisait resurgir des souvenirs du passé. Autour de nous, les mêmes villas, qui autrefois étaient pleines de vie... mais elles offraient maintenant un triste spectacle

avec leurs volets et leurs portes condamnés. Pas une trace de fumée, d'être humains ou de chiens. C'était vraiment une ville fantôme. Enfin, le petit vapeur arriva de Narva. Il repartait immédiatement et je me hâtai donc de monter à bord. Il faisait nuit quand nous atteignîmes Narva. Je réussis à trouver un fiacre et me rendis au quartier général de la Section navale. J'y rencontrai le chef d'état-major de l'amiral Pilkine, le lieutenant de vaisseau Louchkov. L'amiral, lui, était encore à Revel où je devais le retrouver plus tard.

Louchkov me dit qu'il ne savait pas comment m'employer et que cette question ne pourrait être résolue qu'après le retour de l'amiral. Il ajouta que le point de vue personnel de l'amiral était que des officiers supérieurs expérimentés ne devaient pas être affectés à des forces terrestres où ils seraient de peu d'utilité, mais être gardés en réserve pour les navires. Par conséquent, il me fallait de nouveau attendre et il était de plus en plus évident que, de toute façon, je n'aurais pas dû venir. Mais je décidai : « Si je dois attendre, j'attendrai. Mais où puis-je me loger ? » Louchkov me dit qu'à cause de la présence du personnel de l'armée, Narva était littéralement bondé, si bien qu'il était impossible de trouver une chambre. La seule solution était de dormir dans le lit laissé vide par l'amiral. C'est ce que me proposa Louchkov.

Le lendemain matin Louchkov m'indiqua plusieurs adresses où des officiers de marine étaient logés, mais c'était bourré partout. Alors je me rendis avec lui à la caserne des officiers. Non seulement il était désagréable de loger là, mais de plus, tout était occupé. Nous décidâmes donc que, tant que l'amiral serait à Revel, j'occuperais sa chambre. Par chance pour moi, l'amiral fut retardé à Revel et je pus occuper sa chambre en paix.

Les journées étaient ternes. Je passai mon temps à bavarder avec Louchkov et à me promener à travers la ville historique de Narva. Le soir, je pris l'habitude de rendre visite aux capitaines de corvette D.D. Tirtov et Nikiforaky. Ils habitaient une petite villa et, le soir, leurs amis se réunissaient pour boire du thé et bavarder. Leur logement était chauffé, ce qui me permettait de supporter la nuit le froid de la chambre de l'amiral. Ces soirées étaient bizarres. Nous spéculions sans fin sur la prochaine offensive contre Pétrograd. Nikiforaky et Tirtov commandaient certaines divisions navales et ils devaient vêtir, armer et entraîner leurs hommes dans le délai le plus court possible. Les armes et les vêtements devaient être fournis par les Britanniques. Des retards sans fin survenaient, ainsi que des malentendus. Apparemment, les Britanniques tardaient délibérément, comme s'ils n'avaient pas l'intention de tenir leurs promesses. On parlait aussi beaucoup de l'arrivée incessante d'une canonnière britannique armée de canons de 14 pouces qui était supposée détruire les batteries de Krasni Gorki. Les jours passaient et elle n'arrivait toujours pas. Les Britanniques promettaient qu'elle viendrait, mais elle n'arriva jamais. D'une manière générale, la lenteur que mettaient les Britanniques à tenir leurs promesses conduisait à se demander s'ils n'étaient pas en train de changer de politique envers le pouvoir soviétique. Pour les Blancs, c'était une question de vie ou de mort.

Pendant que nous débattions de ces questions avec ardeur, et que nous buvions du thé insipide et sans sucre, les rues de Narva étaient noyées dans l'obscurité. Peu de fenêtres étaient éclairées. Rares étaient les fumées qui montaient des cheminées. En rentrant à pied dans ma chambre, c'était, il faut l'avouer, plutôt effrayant. Narva portait le sceau de quelque chose d'indéfinissable, temporaire et anormal. La population s'attendait à n'importe quoi et ce « n'importe quoi » pouvait être des massacres, l'incendie, le froid et la faim. Quoi qu'il en soit, la population locale souhaitait que les Blancs s'en aillent aussi vite que possible afin de ne pas attirer la vengeance des Rouges.

Finalement, au bout de dix jours environ, Louchkov m'annonça que l'amiral devait revenir le lendemain matin. Il fallait donc que je libère son lit et trouve à me loger ailleurs. Louchkov me suggéra de m'installer temporairement dans la chambre du général baron Wolf. C'était le commandant de l'artillerie terrestre et à ce moment-là, il était en train d'inspecter les batteries des lignes de front. On pouvait penser qu'il serait encore absent deux ou trois jours. Je n'avais jamais rencontré le baron Wolf et n'avais eu aucunes relations

avec lui, mais ce n'était pas le moment d'hésiter. Je rassemblai mes affaires et m'installai dans sa chambre. La propriétaire fut quelque peu surprise, mais elle me laissa entrer. Il faut dire que nous étions en pleine guerre civile, période pendant laquelle tout est à la fois permis et interdit. J'étais content d'avoir un toit sous lequel passer la nuit, mais si la chambre de l'amiral était froide, celle du général était une vraie glacière. Il était hors de question de se déshabiller. Je gardai mon pardessus et passai toute la nuit assis sur le lit.

Le lendemain matin, je me hâtai de me rendre au quartier général pour me présenter à l'amiral. Je voulais me renseigner le plus vite possible sur l'avenir qui m'était réservé. La perspective de continuer à vivre dans le logement glacial des autres ou d'atterrir sur une couchette dans quelque caserne en bois n'était pas très séduisante, surtout si mon seul travail consistait à attendre. Comme je le prévoyais, le très gentil amiral Pilkine n'avait rien à m'offrir, aussi devais-je être patient et attendre, et encore attendre. Il me confirma cependant que l'offensive devait être lancée incessamment. Il me roposa de remonter à bord du *Kitoboy*, qui retournait à Revel pour refaire le plein de combustible. Ravi, je pris congé de l'amiral et suivis sa suggestion. En passant prendre mes affaires, je rencontrai le baron Wolf que je priai de m'excuser d'avoir occupé ses quartiers. Il ne m'en voulut pas, car il comprenait combien la situation était difficile. Il me proposa même, pour le cas où la situation deviendrait désespérée, de passer une autre nuit dans sa chambre (pas sur son lit, mais sur une chaise ou par terre) mais je lui expliquai que malgré l'hospitalité qu'il m'offrait, j'étais sur le départ. Le petit bateau pour Gungerburg allait partir dans une heure, me laissant juste le temps de monter à bord. Nous nous approchâmes du bateau dans l'obscurité et je vis le *Kitoboy* couvert de la même suie que la dernière fois. Comme c'était délicieux de se retrouver dans son carré bien chaud après les chambres glaciales de Narva !

Maintenant les rives de l'estuaire de la Narva étaient moins désertes. Sur la rive orientale, on pouvait voir une procession sans fin de charrettes et de gens à pied. Ces gens étaient des réfugiés qui arrivaient des régions où les Blancs combattaient les Rouges. De façon caractéristique, les gens allaient dans les deux directions, ne sachant pas si la sécurité se trouvait à droite ou à gauche, vers les Rouges ou vers les Blancs. Je suis sûr qu'au plus profond de leur âme, ils maudissaient les deux camps d'avoir troublé leur existence paisible. De temps en temps, on entendait des grondements de batterie, des crépitements de mitrailleuses et le claquement des coups de feu. En certains points de l'horizon, on voyait des incendies et leurs lueurs rouges dans l'obscurité. L'effet d'ensemble était assez sinistre. Pour la première fois, je voyais de près les effets de la guerre civile.

Pendant cette période, le *Kitoboy* ne prit pas part au combat. L'ennemi ne venait pas de la mer. Une ou deux fois, le commandant des troupes terrestres lui demanda de bombarder des objectifs spécifiques ou, pour être plus précis, de tirer quelques obus dans la direction indiquée pour impressionner les Rouges, ce qui fut fait. Au bout de quelques jours, le capitaine décida d'appareiller. Les réserves de charbon étaient si faibles que l'ingénieur mécanicien craignait que le *Kitoboy* ne puisse pas atteindre Revel, surtout si nous étions retardés pendant la traversée. D'autre part, dans l'estuaire de la Narva, la glace avait commencé à se former le long du rivage. Narva menaçait d'être pris par les glaces. Sternberg espérait néanmoins qu'après avoir rechargé du charbon, il pourrait revenir. Cela semblait douteux. Le *Kitoboy* arriva sain et sauf à Revel, les soutes à charbon presque vides. Je pris congé de mes compagnons de bord et m'installai dans la chambre que j'avais occupée auparavant et qui était maintenant encore plus froide. Cette fois-ci, j'étais armé de patience et pouvais attendre la suite des événements. Revel m'offrait l'énorme avantage de pouvoir téléphoner à ma femme.

L'attente s'avéra brève. Après environ cinq jours, j'appris que l'offensive contre Pétrograd avait commencé. Elle rencontrait une forte résistance en approchant de la ville. Ce qui était plus grave, c'était que le soulèvement attendu de la population contre les Rouges ne se matérialisait pas. Les faibles unités des Blancs s'épuisaient et on ne pouvait les renforcer par des réserves pour ainsi dire inexistantes, si bien que ces unités de l'Armée du Nord-Est battirent en retraite aussi vite qu'elles avaient avancé. Elles furent repoussées jusqu'à la

frontière estonienne. L'Estonie leur refusa le droit de pénétrer sur son territoire, ces unités étaient par conséquent clouées sur place. Ceux, peu nombreux, qui réussirent à franchir la frontière furent placés dans des camps. Mais quels camps ! Ils étaient tout à fait inadaptés. De nombreux soldats furent obligés de vivre sous la tente en dépit de l'hiver très froid. La maladie et la mort fauchaient les rangs à cause du manque de nourriture, du logement précaire et des vêtements inadaptés

C'est ainsi que s'acheva l'offensive contre Péetrograd, une ville qui ne voulait pas se libérer des Rouges, ou qui, peut-être, manquait de chefs pour organiser un soulèvement. Tous les jours je me rendais à la Section navale de Revel pour me renseigner sur l'offensive. Quand son échec total devint évident, je n'eus d'autre choix que de retourner à Helsingfors, ce que je fis...

Pendant cette période, le gouvernement finlandais organisait une marine. De toute évidence, elle devait être modeste afin de ne pas grever le budget du pays. Dans le cas de la Finlande, une marine était indispensable. En vérité, la frontière du pays était une longue côte. La côte nord du golfe de Finlande et la côte orientale du golfe de Botnie appartenaient entièrement à la Finlande, si bien qu'elle ne pouvait se dispenser d'avoir une marine. Qui d'autres sinon les anciens officiers russes, natifs de Finlande pouvaient commencer à mettre en chantier cette marine ? Ils furent, bien sûr, invités à le faire. Cet embryon de force navale était commandé par le capitaine de frégate baron Indrenius, déjà cité. Il était maintenant très âgé et malade. Il servait déjà dans la marine à l'époque où l'on utilisait à la fois la vapeur et les voiles et il n'était pas familiarisé avec les navires modernes. Il avait du donner sa démission de la marine parce qu'il s'était blessé à la jambe accidentellement. Il fallut l'amputer, car la gangrène s'y mit et il marcha ensuite avec une jambe artificielle.

Indrenius m'offrit le poste de chef d'état-major. Je ne l'acceptai pas parce que je savais qu'avec une connaissance médiocre à la fois du suédois et de finnois, je ne pourrais pas remplir cette fonction. Sans compter l'opinion publique hostile envers tous les anciens officiers russes qui se reflétait dans les comptes-rendus de journaux à notre sujet... On s'indignait aussi de voir que l'armée et la marine finlandaises ne pouvaient exister sans notre aide. Bien m'en avait pris de refuser l'offre d'Indrenius. Il mourut peu après. Pendant une courte période, il fut remplacé par Hekkert. Puis, un ancien officier de marine russe, le capitaine de frégate von Schulz, fut nommé. Il resta plus longtemps à ce poste, mais lui aussi fut finalement obligé de partir. Mon sort eut été le même. Dans les rangs des officiers de marine finlandais, les officiers de la marine marchande commencèrent à monter en grade. C'étaient sans aucun doute de bons marins, et c'étaient de vrais Finlandais, mais ils n'avaient aucune formation militaire. On me proposa au moins cinq fois d'entrer dans la marine finlandaise, mais je refusai toujours parce qu'il me semblait que, pour servir dans l'armée ou la marine de n'importe quel pays, il faut avoir été citoyen de ce pays depuis sa jeunesse.

Lorsque les espoirs d'une victoire des Blancs et d'un retour dans la marine russe se furent évanouis, je fus à nouveau confronté à la question : que faire à l'avenir. L'idée germa à mon ami B.L. Cederholm de fonder une société pour la vente de divers navires marchands. Après la guerre, la demande de tonnage marchand était forte. Nous réussîmes à revendre plusieurs petits bateaux. Mais cela ne dura pas longtemps. Les chantiers de construction navale de tous les pays se mirent à construire des bateaux et la demande de navires d'occasion diminua. Alors nous nous chargeâmes de la distribution des voitures du constructeur italien « Italia » ainsi que des charrues motorisées du constructeur allemand « Hannomag ». Ces deux industriels étaient excellents, mais nous avons omis de prendre en considération le fait que la vente de voitures nécessite un investissement initial important qui n'était pas dans nos moyens. Il en allait de même pour les charrues. En fait, vendre des voitures et des charrues en montrant simplement des gravures n'était pas possible. Nous fûmes obligés de nous tourner vers des entreprises commerciales de plus petite taille. Mais ce n'était pas là une activité qui me convenait.

J'ai toujours aimé la Finlande comme pays et j'aurais été content d'y vivre. Mais comme elle était petite (avec une population de quatre millions et demi d'habitants seulement), il était difficile d'y trouver du travail. L'idée de passer toute ma vie comme employé d'une petite banque ou d'une petite entreprise n'était pas attirante. Habitué à la Russie où tout était à grande échelle, il m'eût été difficile de m'adapter à l'échelle d'un petit pays. Il me manquait l'étendue du pays dans lequel j'avais vécu. Avec ma femme, nous commençâmes à envisager de partir.

Je consacrai mon temps libre à la rédaction de mes mémoires concernant la période où j'avais servi sur le *Novik* pendant la Première Guerre mondiale. Je la terminai avant la fin de l'été 1921. Puis se posa la question de la publication de l'ouvrage. Je ne savais pas du tout comment procéder pour faire publier un livre et je ne savais avec qui prendre contact. Mais la chance me sourit. Nous passions l'été dans la station balnéaire de Hango. A ce moment-là, l'ancien ministre de la défense, le général V.A. Soukhomlinov, qui était russe, y séjournait aussi.

L'histoire de Soukhomlinov était alors bien connue, pas tellement parce qu'il avait été pendant une longue période le ministre de la Guerre d'un très grand empire et qu'il jouissait de la confiance totale de l'Empereur, mais surtout parce qu'au début de la guerre, le bruit avait couru qu'il trahissait au profit des Allemands. Tous les échecs sur le front, causés par l'insuffisance du ravitaillement de l'armée, étaient attribués à cette trahison. En dépit de son absurdité et de son énormité, on ajouta foi à l'accusation et l'Empereur dut retirer à Soukhomlinov le poste de ministre de la Défense. Lorsque la Révolution éclata, le Gouvernement provisoire s'empara de l'affaire, avec l'intention de jeter le discrédit sur le gouvernement impérial. Une « Commission d'enquête extraordinaire » fut nommée. Bien qu'elle fût très désireuse de prouver que Soukhomlinov avait trahi, elle en fut incapable. Elle dut aussi concéder que l'accusation était sans fondement... Soukhomlinov fut relâché et il se hâta de gagner la Finlande, car s'il restait en Russie, il était sûr d'être à nouveau arrêté. Ce ne fut pas facile pour Soukhomlinov de supporter toutes les accusations que le gouvernement impérial puis le gouvernement révolutionnaire portèrent contre lui. Il comprenait qu'ils voulaient faire de lui le bouc émissaire de tous les échecs. Quand je le rencontrai, il était en train d'écrire ses mémoires et il avait demandé un visa pour l'Allemagne afin de les faire publier là-bas. Il avait déjà conclu un accord avec un éditeur important de Berlin qui lui avait promis de lui obtenir un permis d'entrée et de couvrir ses dépenses jusqu'à la publication de son ouvrage. Soukhomlinov me conseilla de me faire publier en Allemagne en profitant du taux de change favorable. Il me conseilla aussi de prendre contact avec deux anciens officiers, Winberg et Schabelsky-Bork, qui essayaient de se lancer dans l'édition. Ces derniers avaient proposé de publier le livre de Soukhomlinov, mais il avait déjà pris contact avec l'éditeur allemand. Le général était sûr qu'ils accepteraient de publier mes écrits. Je leur écrivis immédiatement et, après avoir examiné mon ouvrage, ils acceptèrent de le publier, mais seulement si j'étais présent à Munich où ils habitaient.

Comme je l'ai dit, ma femme et moi-même envisagions de partir nous installer en Europe occidentale. Nous vîmes dans l'invitation de Schabelsky un signe du Ciel. Sans plus d'hésitation, nous avons liquidé nos biens et pris un bateau pour Stettin, que nous avons atteint en deux jours et demi. C'est ainsi qu'une rencontre fortuite avec le général Soukhomlinov avait décidé de mon sort .